

L'approche multiperspectiviste

Le terme de multiperspectivisme est une traduction de l'allemand « *Multiperspektivität* » (même les principes qui le sous-tendent sont aussi présents dans la recherche historiographique en France). Il désigne une approche de l'histoire selon laquelle la connaissance des faits doit s'accompagner d'une conscience des perspectives culturelles qui ont présidé à leur sélection et à leur traitement. Par exemple, on n'aborde pas la Première Guerre mondiale de la même façon en France, en Allemagne, en Algérie ou en Turquie, de même que l'on ne l'aborde pas, au sein d'un même pays, au XXI^e siècle comme on l'abordait dans les années 1920. Le concept de multiperspectivisme est surtout utilisé dans le domaine de l'enseignement de l'histoire, dans le but de rappeler que le choix ainsi que l'analyse des faits et des sources doivent être, eux aussi, des objets d'étude. La subjectivité du discours historique doit être prise en compte si l'on veut penser le passé de façon autonome et critique.

Précisons que le multiperspectivisme n'équivaut pas à un relativisme culturel et historique selon lequel, la vérité objective étant inaccessible, tous les points de vue auraient la même légitimité. Cette approche serait dangereuse car elle permettrait, au nom de la pluralité des perspectives, de remettre en cause le fait qu'un événement ait réellement eu lieu - ce qui ferait l'affaire de tous les négationnistes. Il est important de se prémunir contre toute dérive de ce type en affirmant clairement que l'objectif d'une rencontre de jeunes n'est pas de déterminer ce qui est vrai ou faux. Ses participants ne sont pas invités à écrire ni à réécrire l'histoire, mais à développer des aptitudes qui leur permettront de mieux vivre leurs différences. Leurs débats doivent donc s'inscrire dans un cadre non-normatif où des affirmations telles que « j'ai raison » ou « tu as tort » ne sont pas de mise.

Lors d'une rencontre internationale ou d'un échange scolaire, le multiperspectivisme peut intervenir à deux niveaux : celui de l'interculturalisme (confrontation entre des groupes de cultures différentes) et celui du pluriculturalisme (coexistence de plusieurs cultures au sein d'un même groupe ou d'un même individu).

- ✓ Toute rencontre internationale, quel que soit son thème, donne lieu à un apprentissage **interculturel**, dans le sens où les participants ont un comportement social reposant sur des valeurs et des représentations différentes. Si cette altérité, sous ses aspects linguistiques ou vestimentaires, peut être rapidement perçue, elle n'est vraiment enrichissante que lorsqu'elle est comprise. Or, l'histoire et la mémoire sont les fondements de toute culture nationale. Les différents modes d'interaction qui caractérisent les sociétés française et allemande (rapport au temps, à la règle, à la hiérarchie, etc.) s'expliquent en partie par l'influence de différents mouvements politiques, religieux ou philosophiques dans les deux pays au cours des siècles passés. Ce contexte culturel contribue à déterminer le comportement des individus, notamment dans l'espace de socialisation que constitue l'école. Par ailleurs, le sentiment d'appartenance à une nation repose largement sur des mythes ancrés dans l'histoire, du Moyen Âge au XX^e siècle. Une approche historique

permet par conséquent de se distancier de la notion de norme (« Je n'agis pas ainsi parce que je suis normal, mais parce que j'ai grandi dans une société qui s'est structurée d'une certaine façon »), et d'éviter ainsi le piège des jugements (« Mon partenaire n'agit pas ainsi parce qu'il est trop ceci ou trop cela, mais parce qu'il a grandi dans une société qui s'est structurée d'une autre façon »). Dans ce cadre, il est essentiel de prendre en compte le fait que deux États allemands ont coexisté entre 1949 et 1990, car les différences entre les structures sociales et politiques de la RFA et de la RDA ont eu un impact durable sur les pratiques culturelles de leurs citoyens.

- ✓ Cette première approche est utile, car elle oblige les participants à remettre en question un certain nombre d'éléments qui pour eux, jusqu'alors, « allaient de soi ». Cependant, elle risque de renforcer les stéréotypes en opposant les groupes nationaux comme s'il s'agissait de blocs homogènes. Or, « le Français » n'existe pas plus que « l'Allemand ». Chaque participant a une identité **pluriculturelle** déterminée par son appartenance à une nation, mais aussi à une région, à un milieu rural ou urbain, à une catégorie sociale, etc. On parle souvent de pluriculturalisme dans le cas de jeunes issus de l'immigration qui doivent assumer un multiple héritage culturel et linguistique (celui du ou des pays d'origine et celui du pays d'accueil de la famille), mais on peut étendre cette notion à tout individu qui, élevé par deux parents et/ou fréquentant l'école, doit articuler de multiples appartenances, et donc être capable d'osciller entre différents systèmes de représentation. Le respect de l'autre et la prise en compte de la diversité doivent donc intervenir non seulement dans les relations entre les groupes nationaux, mais aussi au sein de chacun de ces groupes - les questionnements autour des différences nationales permettant une meilleure appréhension des différences individuelles.

Les rencontres trinationales ont l'avantage de renforcer la démarche multiperspectiviste présentée plus haut en évitant tout face-à-face entre un « Eux » et un « Nous ». La représentation d'un pays tiers permet d'enrichir les discussions en faisant intervenir un autre cadre de référence, et parfois de désamorcer des conflits, la triangulation permettant alors une forme de médiation. Les rencontres trinationales ont en revanche l'inconvénient d'offrir un choix limité de faits historiques impliquant au même degré les trois pays - d'où le risque de voir apparaître un couple dominant.

Extrait de « *L'histoire et la mémoire dans les rencontres internationales de jeunes* », Ludovic Fresse et Ines Grau, OFAJ, 2015.